

## Der Sylvester-Abend im Athenäum.

---

Wie gewöhnlich in den vorhergehenden Jahren versammelte sich das Professoren-Collegium und die Zöglinge des Athenäums in der großen Aula der Anstalt; das Musikchor der Zöglinge begrüßte mit einigen ausgewählten Musikstücken die Professoren zum neuen Jahre, bei welcher Gelegenheit der Hr. Direktor Müller folgende Anrede hielt, die mittheilen zu können wir uns freuen.

Nous nous sommes réunis dans cette enceinte pour nous offrir mutuellement au son de la musique les félicitations du nouvel an.

Lorsque nous disons que les années s'écoulent; que le temps passe, notre langage est une métonymie. Nous exprimons l'illusion du voyageur qui contemple la fuite du rivage pendant que le torrent entraîne sa gondole.

Le temps, c'est l'éternité au sein de laquelle se déroule la vicissitude des phénomènes. Le temps ne passe pas, c'est nous qui passons. Nous naissons pour mourir. La vie est le voyage vers le trépas. Chaque pas qui nous éloigne du berceau nous rapproche de la tombe. Les années que nous avons vécues ne sont pas un gain, mais une perte. Ce sont autant de grains de sable, échappés à la clepsydre, qui mesure la durée de notre éphémère existence.

Cette méditation a arraché un soupir à la

lyre d'Horace : *Eheu fugaces , Posthume, Posthume , labuntur anni !*

Et nous, MM., exprimerons-nous en ce jour les mêmes regrets ? Disons-nous avec le sentiment de la mort un lugubre adieu à la dernière lueur de l'année qui va s'éteindre ?

Non, pour nous le temps n'est pas un Saturne, le monde n'est pas un dédale, la vie n'est pas un rêve et la mort n'est pas une énigme.

La foi chrétienne nous a déroulé le plan de l'univers *ut non contristemini sicut ceteri qui spem non habent*. Elle nous montre dans l'histoire de l'humanité comme dans le spectacle de la nature le déploiement le plus majestueux d'une adorable tout-puissance, d'une sagesse ingénieusement réparatrice et d'un intarissable amour.

Le sphinx de l'antiquité n'avait pas le mot de cette énigme. Quarante siècles se sont demandé : Où est-il le créateur des merveilles qui nous entourent ? Toutes les fois que la présomption a essayé de balbutier une réponse à cette question, elle a enfanté des monstruosités.

L'Inde y a répondu par son panthéisme, l'Égypte par sa zoolatrie, la Grèce par son olympe mythologique, l'Italie par son fatalisme.

Socrate interrogé quel culte il faut rendre à

la divinité, a donné une mémorable réponse : « Attendons dit-il, qu'un Dieu du ciel vienne nous le dire. » Ce Dieu est venu. *In mundo erat et mundus per ipsum factus est et mundus eum non cognovit.*

La connaissance, que nous avons des des-  
sins adorables du Créateur, n'est pas le fruit  
de nos raisonnements, mais une révélation di-  
vine promulguée par une bouche humaine et  
secourablement appropriée à la faiblesse de  
notre nature. Ebauchons en les traits les plus  
saillants.

L'homme est un être limité dans son orga-  
nisme. Sa main ne peut pas mesurer l'étendue  
de l'océan, ni son pied devancer la rapidité  
des vents. Son œil ne peut ni percer l'azur  
des cieux ni plonger dans le fond des abîmes.  
Son âme soudée à un corps ne saisit les ap-  
perceptions spirituelles qu'en leur prêtant une  
analogie terrestre. L'idée doit s'incarner pour  
lui devenir intelligible. Pour lui la plastique  
est moins un art qu'une nécessité. Les noms  
même, par lesquelles il désigne la spiritualité,  
sont des métaphores.

A cette débilité native ajoutez les consé-  
quences de la chute, l'affaiblissement de la  
raison subjuguée par les sens, la conscience  
de la culpabilité et les terreurs de la justice.

Dieu a dû se faire homme pour que les  
hommes pussent le comprendre. C'est par les

sens qu'il a parlé à l'esprit. *Ut dum visibilter Deum cognoscimus, per hunc in invisibillum amorem rapiamur.*

Pour ramener les égarés de la terreur à la filiale confiance, il a fallu leur montrer une intensité d'amour infiniment supérieur à la gravité du délit, leur montrer une expiation sublime désarment la justice, l'innocence s'immolant pour sauver le coupable, leur montrer la nature humaine se soumettant à l'arrêt de la mort dans la personne d'un Dieu.

Cet imposant mystère de l'incarnation a commencé à se dévoiler immédiatement après la chute. Le langage des saintes écritures en est le prélude. Dieu parle par la bouche des prophètes la langue de l'humanité. Cet anthropomorphisme est une condescendance. C'est la caresse d'une mère devant un berceau. Les frivoles sarcasmes de Voltaire dans sa bible enfin expliquée ressemblent par l'identité d'ingratitude aux stupides insultes que les Pharisiéens ont adressées à la victime du calvaire.

Le mystère du Verbe incarné n'a pas remplacé l'homme dans son état primitif, il l'a réhaussé. Ce n'est pas une réintégration, c'est une glorification de la nature humaine. L'ironie du serpent «Vous serez semblables à Elohim» elle est devenue une vérité écrasante à la honte du séducteur.

Nous sommes par adoption ce que le Fils unique de Dieu est de toute éternité par génération. Cette grâce, cette prérogative, cette gloire elle est continuellement comme un épiphonème sur les lèvres des Apôtres. Lisez les épîtres de St. Pierre, de St. Paul et de St. Jean. Vous trouverez à chaque page ce cri palpitant d'enthousiasme :

« *Credentes exultabitis lætitiâ ineffabili et glorificatâ. — Filii Dei nominamur et sumus. — Dieu s'est fait homme, s'écrie la bouche d'or de Bysance, pour que l'homme devint un Dieu.*

Allons plus loin. Disons que la nature humaine exerce le pontificat suprême de la création. Dieu le Père invisible ne se manifeste que par son Verbe. *Nemo novit Patrem nisi Filius et cui voluerit Filius revelare.*

Les hierarchies célestes ne connaissent la divinité du Père que par J. Ch. et c'est comme fils de l'homme que cet unique médiateur se présente à leur adoration. C'est devant le fils de l'homme que fléchissent tous les genoux et sur la terre et dans les cieux. *Per quem Majestatem tuam laudant angeli, adorant dominationes, tremunt potestates. Cæli, cælorumque virtutes ac beata Seraphim socia exultatione concelebrant.*

L'esprit superbe qui n'a pas voulu croire à ce prodige de condescendance et d'a-

mour et qui a expérimenté un facile triomphe sur la frêle humanité, dans le jardin d'Éden, comme son orgueil est humilié, sa haine morfondue ! La fille de cette première femme qu'il a si astucieusement séduite écrase sa tête de la partie la plus faible de son corps, de son talon virginal et l'envieux ne réitère ses embûches que pour prolonger sa défaite.

Dieu a voulu, que le sexe le plus faible ayant pris l'initiative de la déchéance eût aussi l'initiative de la réhabilitation.

Le cœur de la femme, l'ange tutélaire des familles dans toutes les relations de la vie, Dieu a voulu le porter à son apogée dans un idéal, pour en faire l'ange tutélaire du genre humain. C'est dans le cœur d'une mère qu'il a placé le sanctuaire de son amour et le refuge de ses enfants.

Cachons nous dans cet asile et inaugurons le nouvel an en adressant à ce cœur maternel avec une filiale confiance les paroles du plus éloquent de ses panégyristes :

*Sub tum præsidium confugimus, sancta Dei genitrix, nostras deprecationes ne despicias in necessitatibus nostris, sed a peiculis cunctis libera nos, Virgo gloriosa et benedicta.*

---

Luxemburg. — Gedruckt bei Peter Brüd.

---